

22 février [1943]

(A l'Allemand que je croise dans la rue) – Je ne sais pas bien ce que j'éprouve quand je me trouve près de toi. Je ne te hais pas, je ne te hais plus. Je sais que tu ne seras jamais mon maître. J'affecte de ne pas te voir. Je fais comme si tu n'existais pas. Je me suis promis de ne te parler jamais. Je comprends ta langue, mais si tu m'adresses la parole, je lève les bras au ciel et je joue celui qui ne comprend pas. L'autre jour, pourtant, c'était sur la place du Châtelet, tu es venu vers moi. Tu errais comme n'importe quel griveton perdu, à la recherche de Notre-Dame. Alors j'ai daigné comprendre, et d'un geste, sans un mot, je t'ai montré les tours qui s'élevaient dans le ciel, de l'autre côté de la rivière, et qui te crevaient les yeux. Tu t'es senti bête, tu as rougi, et j'ai été content, C'est là que nous en sommes.

A quoi ressembles-tu avec ton habit vert, dans nos rues, sur nos places ? Un soldat, à Paris, en France, c'est bleu ou réséda. Tu es trop boutonné. Et ces gants de monsieur que tu portes ? Tu es trop correct. Et ton poignard ? Et ton revolver ? Fusilleur ganté. Et tes bottes ? Que de paires de souliers on y taillerait pour ceux qui, maintenant, vont pieds nus.

Je ne te hais pas. Je ne sais plus haïr. Quand tu montes dans le métro, nous nous serrons pour te faire place. Tu es l'intouchable. Je baisse un peu la tête pour que tu ne voies pas où vont mes yeux, pour te priver de la joie que donne la lumière d'un regard échangé. Tu es là au milieu de nous, comme un objet, dans un cercle de silence et de gel. Je te vois de pied en cap, dans ton uniforme un peu fripé désormais, et pas mal élimé aux genoux et aux coudes, avec, au centre de toi, sur ton nombril, sur ta plaque de ceinturon, cette inscription que je déchiffre toujours avec la même surprise : *Gott mit uns...* Je rêve : *Gott mit uns !* J'envisage avec curiosité quel est ce Dieu qui est avec toi. Drôle de Dieu. Y est-il encore quand tu fusilles ? Y était-il quand tu as épinglé sur la poitrine de mes amis, pour mieux viser, ce cœur de papier blanc... Car tu aimes la besogne bien faite. Mais comprends-tu que je ne puisse pas te regarder ? Car, enfin, si c'était toi ? Et si j'allais reconnaître dans tes yeux cette petite flamme qui fait que tu fusilles si bien. Vous n'êtes pas si nombreux à Paris, et six cent soixante-dix Parisiens ont déjà été fusillés. À dix par peloton, cela fait six mille sept cents fusilleurs. Qui me dit que tu n'en es pas ?

Je me dis que vous êtes de bien des sortes sans doute, comme nous. Il y a de vous d'assez basses espèces. Il y a ces officiers qu'on rencontre du côté de la Madeleine et de l'Opéra, dans leurs capotes de drap fin, avec leurs hautes casquettes vaniteuses, cette bêtise fière sur leur visage, ces poignards nickelés qui leur brinquebalaient sur les fesses. Il y a aussi vos petites femelles affairées, ces postières, ces téléphonistes aux airs de Walkyries, et qu'on sent si vaines et si vides. L'autre jour, place de la Concorde, devant le ministère de la Marine, je m'étais arrêté à contempler les factionnaires, ces deux pantins immuables qui se tiennent là debout de chaque côté de la porte, depuis plus de deux années, sans boire, sans manger, sans dormir, comme le symbole en plein Paris de votre ordre mécanique et funèbre. Je les regardais depuis un moment faire leurs tours de marionnettes. Mais on se lasse de l'horloge de Nuremberg, et je repartais, plein de dégoût, quand, ô destin, je heurtai sans le vouloir quelqu'un en me retournant. Je m'excusai. Je levai les yeux. Qui avais-je devant moi ? L'une de ces Walkyries téléphonistes, rouge de fureur, la bouche écumante, prête à appeler la garde pour l'offense qu'elle avait subie. Mais mes excuses l'avaient décontenancée. Elle se reprit, et d'un air de triomphe : *Ach !... So...* (Ah ! tout de même !), me dit-elle. J'ai bien regretté mes excuses.

(Guéhenno, 2014, pp. 341-343)